

parlant, l'évêque étudiait son monde. Il ne tarda pas à s'apercevoir, malgré les efforts qu'on faisait pour se cacher, qu'une grande tristesse accablait ses braves gens, et que quelque grand deuil les affligéait.

Après avoir hésité quelque temps, l'évêque dit à la pieuse femme :

—Vous êtes tous bien bons, mais vous me paraissez bien tristes.

—Hélas ! oui, répond aussitôt la mère, qui semblait attendre cette question pour soulager sa douleur, oui, nous sommes tristes. Ici, à côté de nous, couché sur un pauvre lit, notre vieux père va mourir ; et ce qui nous afflige le plus, c'est qu'il prétend vivre encore et refuse obstinément de se préparer à la mort.

—Pourrai-je le voir ? dit l'évêque ému et surpris.

—Volontiers, dit la femme avec cette confiance qui est le propre des âmes affligées.

Et aussitôt, elle introduisit son hôte dans la petite chambre du malade.

Effectivement, le vieillard que l'évêque y trouva, était réduit à l'extrémité : la mort semblait n'avoir plus qu'un pas à faire pour l'atteindre, et le malade ne voulait pas mourir.

A la première illusion que fit l'évêque à ce sujet, il sembla retrouver toute sa vigueur et répondit avec force :

—Non, je ne mourrai pas !

—Mais, mon ami, songez-y donc ; nous devons tous mourir, et votre maladie jointe à votre âge...

—Je vous dis que je ne mourrai pas, c'est impossible !

Et à toutes les réflexions qu'on lui opposa pour le persuader, ce fut son invariable réponse : "Je ne mourrai pas !"

—Mais, lui dit enfin l'évêque, me direz-vous pour quelle raison, n'ayant plus qu'un souffle de vie, vous prétendez ne pas mourir ?

A cette question le moribond semble frappé, et jetant sur son interlocuteur un regard plein de vie, il lui dit d'un ton profondément ému :

—Monsieur, êtes-vous catholique ?

—Oui, je le suis, répondit l'évêque.